



**MICHAEL
LIEBIG**

Platon et le « projet Syracuse »

« Au temps de ma jeunesse, j'ai effectivement éprouvé le même sentiment que beaucoup d'autres jeunes gens. Aussitôt que je serais devenu mon maître, m'imaginai-je, je m'occuperais sans plus tarder des affaires de la cité. »

Platon, début de la septième lettre

Dans un ouvrage paru en 1963, *Histoire de la philosophie politique*, dont il est l'un des auteurs, Leo Strauss commence le chapitre sur Platon en notant que trente-cinq dialogues et treize lettres attribués à Platon nous sont connus, dont certains ne sont pas considérés comme authentiques. Par conséquent, explique-t-il, dans un souci d'« éviter la polémique dans notre présentation, nous n'allons pas tenir compte des lettres du tout ».

Pourquoi Leo Strauss décida-t-il d'écarter des écrits qui jettent une lumière singulière non seulement sur la philosophie de Platon, mais sur son activité politique ? De tous les écrits du philosophe, sa septième lettre est sans doute la plus explicitement politique ; il y décrit le développement de sa pensée et de ses activités politiques, dont le « projet Syracuse » est une pièce centrale. Si Leo Strauss a écarté, de manière aussi démonstrative, la septième lettre, c'est sans doute par crainte qu'une prise en compte honnête des activités politiques de Platon ne contredise complètement sa propre interprétation de la philosophie politique de ce dernier.

Certains des plus grands experts de Platon se sont effectivement étonnés de la « chasse aux sorcières » menée contre ses lettres. Bien que Strauss en conteste sans autre forme de procès l'authenticité, toutes les éditions des

Dans la plus « politique » de ses lettres, la septième, Platon présente le grand dessein qu'il tenta de réaliser avec ses amis, dans la Syracuse de Dion. La chance historique se présentait d'avoir au pouvoir un « roi philosophe » qui respecte une constitution et un Etat de droit.

oeuvres de Platon faisant autorité les contiennent toutes les treize.

En fait, si le Platon « politique » est clairement présent dans tous ses écrits, la septième lettre est d'une importance particulière :

1. elle fournit la preuve incontestable que Platon prenait directement et activement part à un grand dessein politique et n'était en aucun cas un philosophe « pur », tournant par dégoût le dos à la politique pour se consacrer exclusivement à ses études philosophiques ;

2. c'est un exposé singulier de sa pensée intime, selon laquelle l'engagement personnel et individuel en faveur du bien-être général et l'éducation du caractère constituent les pré-conditions d'un véritable travail scientifique et philosophique et sont donc inséparables de celui-ci ;

3. elle présente son programme politique : pour sortir du cycle infernal « démocratie » et « oligarchie/tyrannie », il met en avant la solution supérieure d'une « monarchie constitutionnelle » basée sur la démocratie et l'Etat de droit ;

4. elle présente un exemple unique de tragédie historique. Elle permet de « revivre » la pensée et les actes d'un grand homme confronté à un grand tournant historique, dont les conditions politiques et culturelles nous sont présentées avec une précision étonnante.

ATHÈNES ET SYRACUSE

Socrate avait 54 ans et Platon 12 lorsque la flotte athénienne, avec 260 bateaux et environ 25 000 hommes, fit voile vers la Sicile. L'expédition sicilienne ouvrait la deuxième phase de la guerre du Péloponnèse, opposant les alliances militaires dirigées par Athènes et Sparte. Les seize années de combats épuisants n'avaient guère donné de supériorité militaire décisive à l'un ou l'autre camp. L'expédition sicilienne serait donc décisive : la conquête de Syracuse en Sicile, la cité la plus peuplée et la plus prospère du monde grec, plutôt proche de Sparte, devait faire pencher la balance du côté d'Athènes. Ce plan de conquête se heurtait à une résistance importante à Athènes même, comme le décrit en détail Thucydide. La menace d'une surextension des forces était réelle : le théâtre de guerre était éloigné d'un millier de kilomètres environ et pour l'atteindre, la flotte athénienne devait parcourir, en longeant les côtes, quelque 2 000 km. En outre, Syracuse était un adversaire militaire imposant. Néanmoins, le parti de la guerre athénien eut gain de cause.

Au départ, le plan de guerre semble se dérouler comme prévu. Les forces athéniennes assiègent Syracuse par terre et par mer. Mais suite à des intrigues internes, Alcibiade (l'un des chefs militaires athéniens et force motrice de l'expédition) est révoqué. Il s'enfuit alors à Sparte pour « conseiller » les Spartiates dans la conduite de la guerre contre Athènes. Mais le siège se prolonge et des troupes spartiates viennent renforcer les défenseurs de Syracuse ; les forces athéniennes se trouvent de plus en plus acculées à la défensive. En 413, elles sont définitivement battues par les Syracusains et doivent se retirer vers l'intérieur, où elles seront bientôt obligées de se rendre. Les commandants athéniens seront exécutés et la plupart des soldats faits prisonniers. La défaite cinglante d'Athènes est comparable à celle subie par la Grande Armée de Napoléon en 1812 à Moscou ou celle de la Wehrmacht à Stalingrad en 1942-43. Elle fut décisive pour l'issue de la guerre du Péloponnèse, qui devait durer encore neuf ans avant la capitulation définitive d'Athènes en 404.

Au moment de l'anéantissement de l'armée en Sicile, en 413, Socrate avait 56 ans et Platon 14. On peut imaginer l'effet de la défaite sur la population athénienne. Malgré son jeune âge, nous pouvons supposer que Platon avait compris l'énormité de la débâcle subie à Syracuse, d'autant qu'il appartenait à une famille dirigeante. Sur un plan plus personnel, Syracuse allait jouer aussi un rôle significatif dans sa vie : vingt-cinq ans après la défaite d'Athènes, alors âgé de 39 ans, il s'y rend en voyage, et y retournera deux fois par la suite.

PLATON ET LA POLITIQUE ATHÉNIENNE

Le père de Platon, Ariston, et sa mère Périctionè appartenaient à de vieilles familles aisées de l'« establishment » athénien, comptant Solon parmi leurs ancêtres. Après la mort d'Ariston, Périctionè se remarie avec Pýrilampe, homme politique et diplomate.

L'un des oncles de Platon était l'écrivain et homme politique Critias. Après la capitulation d'Athènes, celui-ci devint l'un des chefs du régime oligarchique des Trente Tyrans, soutenu au départ par la Sparte victorieuse. Ce régime persécutait impitoyablement le Parti démocrate d'Athènes. Cette oppression, marquée par des exécutions en masse, mena à une guerre civile qui se termina par la défaite de la domination oligarchique des Trente. Deux oncles de Platon, Critias et Charmide, furent tués en 403. Alors âgé de 24 ans, Platon était déjà un fidèle élève de Socrate et avait pris ses distances avec le régime tyrannique, en dépit des demandes pressantes de ses oncles afin de s'y joindre. Devant choisir entre Critias et Socrate, Platon opta pour le second.

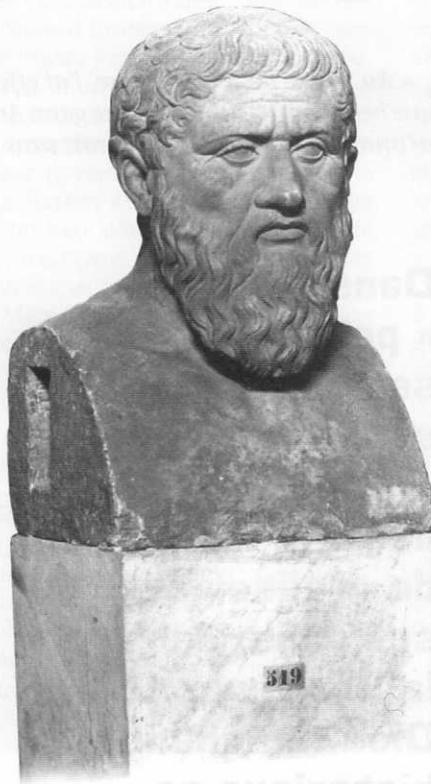
Quatre ans plus tard, Socrate, qui avait pourtant défendu les démocrates victimes de la tyrannie des Trente, est accusé, par deux dirigeants démocrates Anythos et Méléto, d'« impiété » et de « corruption de la jeunesse ». Le procès aboutit à sa condamnation à mort en 399. Jusqu'alors, Platon avait prévu de faire carrière dans la politique athénienne, pour laquelle il disposait de toutes les qualifications et « relations » nécessaires, de pair avec son talent littéraire. Mais après la mort de Socrate, il abandonne ses plans pour se consacrer à défendre son maître vénéré et propager ses idées. Toute réforme fondamentale de la société athénienne, pensait-il, devait se baser sur Socrate – l'homme et son enseignement.

Lorsqu'il rédige sa septième lettre, Platon a plus de 70 ans. Dans ce texte, repensant à sa jeunesse à Athènes, il montre que, dès les dernières années de la vie de Socrate, il avait déjà compris qu'il ne suffisait pas de « devenir un politique »¹. Occuper des positions de responsabilité politique et administrative ne suffirait pas à mener à bien une réforme d'Athènes dans l'esprit de Solon et

de sa conception du bien-être commun ; la corruption, tant morale qu'intellectuelle, était alors trop avancée. S'attaquer à cette corruption, comme l'avait fait Socrate, est l'objectif principal que Platon se donne.

La forme que prit le déclin moral et intellectuel à Athènes, et dans l'ensemble du monde grec, se résume dans le *sophisme*, qui repose sur deux conceptions fondamentales : 1) il n'existe pas de vérité scientifique, seulement des opinions ; 2) il n'existe pas de bien ou de mal, toute morale est relative et fortuite.

De 404 à environ 390, Platon lance une première vague



Platon

427-348 / 347 avant J.C.



■ **Le théâtre de Syracuse** datant du V^e siècle, pouvait accueillir 15 000 spectateurs.

d'attaques contre le sophisme. Les dialogues *Ion*, *Hippias* et *Protagoras* furent probablement rédigés avant la mort de Socrate. S'ensuivent, *L'Apologie*, *Criton*, *Laches*, *Lysis*, *Charmide* et *Eutyphron*. Le *Gorgias*, probablement paru en 390, constitue alors le summum des attaques de Platon contre les sophistes et leur influence néfaste sur la société et l'Etat athéniens.

Tandis qu'il écrit ses dialogues contre le sophisme, et même après la condamnation à mort de Socrate, Platon reste un citoyen loyal d'Athènes. Comme Socrate avant lui, qui avait pris part à de nombreuses batailles de la guerre du Péloponnèse, Platon participe à au moins une bataille de la guerre de Corinthe (395-386). La Perse, qui avait apporté une aide décisive à Sparte dans la guerre du Péloponnèse, se retourne contre ses anciens alliés après 400, soutenant, dans la guerre de Corinthe, l'alliance des cités grecques de Corinthe et d'Athènes. En 394, Platon prend part à la bataille de Nemea, remportée par Sparte. Dans son dialogue *Ménexène*, ultérieur à la fin de la guerre de Corinthe (386), il louera les Athéniens morts au combat.

Le *Gorgias* constitue cependant un véritable tournant. Il contient non seulement l'attaque la plus virulente contre le sophisme, mais aussi les dénonciations les plus acerbes et explicites de la politique athénienne menée au V^e siècle. Platon s'en prend aux plus grands dirigeants de l'époque : le vainqueur de Marathon Miltiade, le vainqueur de Salamis Thémistocle, le fondateur de la

Ligue attique Cimon, et Périclès, le dirigeant « libéral-impérial » de l'« âge d'or » d'Athènes. Certes, ils avaient permis à Athènes de se bâtir une force politique, militaire et économique imposante, mais en tolérant la décadence morale et politique qui allait mener à la domination impériale des alliés de la Ligue attique de Delos, puis, ultérieurement, à la guerre du Péloponnèse.

Le *Gorgias* témoigne de sa profonde déception, sinon de sa répugnance, pour la paralysie politique permanente et la perversion morale d'Athènes, qui semble incapable de tirer les leçons de la guerre du Péloponnèse. Au contraire, tout comme les autres cités-états grecques, Athènes s'enlisait dans des guerres civiles autodestructrices, au gré des alliances. Conséquence particulièrement amère, à la fin de la guerre de Corinthe, la Perse récupéra la domination des cités grecques d'Asie mineure. C'est ainsi que les Etats grecs perdirent tout ce qu'ils avaient gagné dans leurs durs combats contre la Perse depuis le début du V^e siècle.

LES VOYAGES DE PLATON

C'est dans ce climat déplorable régnant à Athènes et dans toute la Grèce que Platon décide d'entreprendre un voyage en Egypte, refaisant ainsi ce que Solon et Thalès avaient fait une centaine d'années auparavant. Quittant Athènes en 390, il fait voile vers Naucratis, cité grecque située dans le delta du Nil. On ne sait pas exactement où il se rendit en Egypte ni qui il rencontra, mais on

peut supposer sans crainte de se tromper qu'il visita Memphis et/ou Héliopolis et discuta avec des « prêtres scientifiques ». Ses écrits tardifs témoignent des impressionnantes connaissances historiques, mathématiques, astronomiques et philosophiques qu'il en rapporta. D'Égypte, il se rend à Cyrène, cité grecque située en Libye, à environ 800 kilomètres à l'ouest du delta du Nil.

De là, au lieu de rentrer directement à Athènes, il visite le sud de l'Italie, dominé à l'époque par les Grecs. Il se rend donc à Tarente, un fief des pythagoriciens. Dans le *Gorgias*, Platon avait déjà exprimé son accord avec la pensée pythagoricienne, ce qui laisse penser qu'il voulait approfondir ses connaissances en s'y rendant. Là, il se lie d'une profonde amitié qui durera toute sa vie avec le philosophe et mathématicien pythagoricien, Architas. Peu après la visite de Platon, Architas devient dirigeant politique de Tarente, sans toutefois abolir l'ordre démocratique.

De Tarente, Platon se dirige vers la Sicile. Après une

bases militaires et commerciales jusque dans le Nord, en Corse, à Ancône et sur les îles Dalmates.

Le tyran règne grâce à sa police secrète, mais ses succès politiques et militaires et la prospérité économique relative assurent la stabilité de son régime. En outre, ses ambitions culturelles attirent à Syracuse de nombreux intellectuels de tout le monde grec. Il est cependant peu probable que Platon se soit intéressé à Syracuse pour des raisons purement intellectuelles ou culturelles. Il voulait sans doute en savoir plus sur ce centre du pouvoir grec en Méditerranée occidentale, qui jouissait d'une croissance si rapide, dépassant même, paraît-il, les conquêtes d'Athènes à l'époque de l'âge d'or du V^e siècle.

La renommée de Platon, alors âgé de quarante ans, est si grande que Denys l'invite à la Cour. Mais ils ne s'entendent pas et, suite à une querelle, le tyran l'expulse de la ville. Embarqué sur un navire, il arrive sur l'île d'Égine, proche d'Athènes et alors en guerre avec elle. Aussitôt



Les ruines du **temple d'Apollon à Corinthe**, construit vers 550 avant J.C. |

visite à Catania, il gagne Syracuse, la première ville du monde grec par son étendue, sa puissance et sa richesse.

LA SYRACUSE DE DENYS L'ANCIEN

Depuis 405, le tyran Denys I^{er} règne à Syracuse. Grâce à une réforme agraire habilement mise en œuvre et à l'essor du commerce, l'économie prospère. Denys développe la ville, qui compte quelque 100 000 habitants, et la fortifie en grande partie. Il introduit de nouvelles techniques d'armement et renforce la flotte. Il repousse les Carthaginois jusqu'à l'extrémité occidentale de la Sicile et s'allie avec les Celtes qui ont envahi l'Italie depuis le Nord (ils occuperont Rome et la brûleront en 387). Il étend son influence sur tout le sud de l'Italie et fait construire des

débarqué, il est fait prisonnier et vendu comme esclave. Un homme de Cyrène ayant racheté sa liberté, Platon retrouve bientôt sa ville natale.

Après cet épisode, on imagine aisément que Platon ne fût pas tenté de retourner à Syracuse. Et en effet, il ne le fera pas du vivant de Denys l'Ancien, mais après sa mort en 367, il s'y rendra à deux reprises et au cours des vingt-et-un ans séparant son expulsion de son retour, il entretiendra des relations étroites avec la cité sicilienne.

FONDATION DE L'ACADÉMIE

Lorsque Platon regagne Athènes après ses voyages en Égypte, à Tarente et à Syracuse, il n'est plus le même. Sa conception du monde s'est considérablement élargie.

En Egypte et à Cyrène, il a eu accès à des connaissances mathématiques et scientifiques d'une qualité bien supérieure. A Tarente, il a acquis une compréhension approfondie de la pensée pythagoricienne et il a vu croître la puissance de Syracuse, tandis qu'Athènes subissait des défaites diplomatiques en série.

Platon décide donc de créer l'Académie, qui voit le jour en 387. Sans doute cette décision remonte-t-elle à l'influence des Pythagoriciens, qui offraient le modèle d'une unité philosophique, scientifique et politique. Platon ne reprendra pas leur règlement sévère, avec ses règles et instructions quasi religieuses, mais son Académie est définitivement plus qu'une « école ».

Il achète un terrain dans la banlieue nord-ouest d'Athènes (Acadèmos), pour y faire construire le bâtiment, dont les ruines ont été découvertes par des archéologues dans les années 1950. L'Académie a non seulement une vocation scientifique et éducative, mais aussi politique. Elle a pour objectif de propager dans l'ensemble du monde grec la philosophie, la science et un programme de réforme politique. Pour Platon, Athènes n'est plus au premier plan, car il s'abstient ouvertement de toute activité politique dans sa ville natale. Maîtres et élèves viennent de tout le monde grec. L'Académie perdurera pendant 916 ans, jusqu'à sa fermeture, en 529 après Jésus-Christ, par un édit de l'empereur Justinien.

Pour avoir une idée de l'importance de l'Académie du vivant de son fondateur, il est bon d'étudier le *Mémoire sur la fondation d'une société pour la promotion des sciences et des arts en Allemagne* de Leibniz, rédigé en 1671. La « société » envisagée par Leibniz s'inspire du modèle de l'Académie platonicienne, ce qui signifie que, comme elle, elle se veut bien plus qu'un établissement « académique » dans le sens actuel du terme. L'Académie allie en effet progrès et enseignement scientifiques à la fonction d'« institut de réflexion », qui lance et dirige des projets politiques au service du bien public. Comme nous le verrons, ce n'est pas seulement Platon personnellement, mais toute l'Académie qui est engagée dans le « projet Syracuse ».

M. Wilamowitz-Möllendorf, qui voit dans le *Menon* de Platon une ébauche de programme d'éducation de l'Académie, écrit : « L'Académie enseigne les mathématiques et la dialectique, non pas en vue de former des mathématiciens ou des sophistes, mais des gens qui participent activement à la vie, des gens politiques. »

PLATON ET DION

A la cour de Denys I^{er}, Platon s'est lié d'amitié avec Dion, le jeune gendre du tyran. Jusqu'à la mort de celui-ci, en 353, ils restèrent amis intimes. Le jeune Dion fut profondément marqué par l'enseignement politique et philosophique de Platon. Tout en restant un collaborateur loyal de Denys I^{er}, pour qui il entreprendra de nombreuses



Archytas de Tarente

Philosophe et mathématicien, il se lia d'amitié avec Platon

missions diplomatiques importantes pendant deux décennies encore, Dion est convaincu que les Syracusains doivent « être libres et gouvernés par les meilleures lois », pour citer Platon. Vingt-et-un ans après la première rencontre entre Dion et Platon, une occasion se présente de réaliser cette intention.

A la mort de Denys I^{er}, en 367, son fils Denys II lui succède. Cependant, la personnalité politique déterminante à la cour est Dion, l'époux d'une demi-soeur de Denys le Jeune. D'un caractère peu affirmé, Denys II est néanmoins ouvert aux questions littéraires et culturelles. Son père l'avait délibérément empêché d'acquérir une expérience politique. Il participait donc en « playboy » à la vie de Syracuse avant d'arriver, totalement inexpérimenté, au pouvoir.

Dans cette situation, Dion adopte un plan de « régence », qui rappelle le rôle du marquis de Posa dans le *Don Carlos* de Schiller. Il ne veut pas renverser Denys II, mais le « guider » et l'amener à transformer la tyrannie

en « monarchie constitutionnelle » et en un Etat de droit. Denys, pour sa part, semble prêt à envisager une telle perspective de réforme pour Syracuse.

Les événements des treize années suivantes sont relatés par Platon dans sa septième lettre. Durant cette période, il collabore étroitement avec son ami Dion, participant activement au projet de réforme. A deux reprises - en 366/365 et 361/360 - il se rend à Syracuse pour défendre personnellement ce dessein. Pour lui, c'est une occasion unique de créer un système politique reposant sur le sens du bien commun, correspondant aux critères qu'il avait présentés dans son *Politeia*, au milieu des années 70. La chance historique se présente d'avoir au pouvoir un « roi philosophe » qui respecte une constitution et un Etat de droit.²

Lorsque Platon arrive à Syracuse en 366, une lutte acharnée se déroule à la cour pour déterminer qui et quelles idées exerceront l'influence décisive sur Denys. Certains de ses conseillers suggèrent au jeune dirigeant que Dion entend le renverser afin de s'emparer lui-même du pouvoir, et qu'il utilise Platon dans ce but. Ces insinuations ne manqueront pas leur but. Environ quatre mois après l'arrivée de Platon, le pire des scénarios se réalise : la rupture entre Denys et Dion. Ce dernier est expulsé de Syracuse et commence son exil. Il s'installe à Athènes et se rend à l'occasion dans le Péloponnèse. Jusqu'à son retour à Syracuse en 357, Dion collaborera étroitement avec l'Académie.

En dépit de sa rupture avec Dion, ou peut-être à cause d'elle, Denys veut à tout prix éviter un désaccord public avec Platon. Il le traite avec le plus grand respect et l'oblige à résider au palais. Il tient là de longues discussions avec le célèbre philosophe, tout en faisant clairement comprendre qu'il ne souhaite pas son départ de Syracuse, car l'opinion publique pourrait en déduire que les relations entre les deux hommes sont rompues. Au cours de ces mois au palais de Denys, Platon réussit

effectivement à exercer une influence grandissante sur lui. Il le convainc que Dion n'a nullement l'intention de le chasser du pouvoir, qu'il veut au contraire travailler avec lui pour réaliser des réformes politiques à Syracuse, reposant sur les idées de Platon.

Par conséquent, Denys s'engage à se réconcilier avec Dion, dont l'exil sera présenté comme un « long voyage à l'étranger ». En outre, il annonce que Platon ne retournera à Athènes que pour revenir aussitôt à Syracuse avec Dion. Ensuite, tous trois entreprendront ensemble le travail de réforme. Telle est la teneur de l'accord entre Platon et Denys.

Ce dernier est sincère, du moins à ce moment-là, comme en témoigne le fait qu'il charge Platon d'une mission diplomatique à Tarente durant son voyage de retour à Athènes. Platon réussit effectivement à négocier entre Denys et Architas un accord de coopération entre Tarente et Syracuse. En 365, Platon est de retour à Athènes.

En 361, Denys envoie une lettre à Platon, le sommant de rentrer à Syracuse. Dion, cependant, ne doit rentrer qu'un an plus tard. Platon y voit la rupture de leur accord et refuse tout d'abord d'obtempérer. Mais des amis de Dion à Syracuse, Dion lui-même et Architas de Tarente, qui avait rendu visite entre-temps à Denys, prient Platon de revenir quand même, car de nouveaux signes indiqueraient que le tyran semble vraiment ouvert à l'enseignement de Platon et aux réformes politiques qu'il propose.

Denys envoie alors une deuxième lettre à Platon, mentionnée dans la septième lettre :

« Si tu te laisses convaincre par nous de venir maintenant en Sicile, tu verras tout d'abord les affaires de Dion réglées exactement comme tu le souhaites – tes souhaits seront raisonnables, je le sais bien, et j'y souscrirai. Sinon, aucune des affaires de Dion, qu'il s'agisse de ses biens ou de sa personne, ne s'arrangera comme tu l'entends. »

Finalement, Denys envoie une trière à Athènes pour ramener Platon à Syracuse. A bord, se trouvent des Syracusains qu'il connaît, ainsi qu'un ami d'Architas, qui l'assurent que le tyran a fait de réels progrès en philosophie et que le projet de réforme progresse. En même temps, ses amis à Athènes le poussent aussi à partir.

C'est ainsi qu'en 361, Platon fait à nouveau voile vers Syracuse. Mais, peu après son arrivée, la situation se détériore à nouveau de manière dramatique. Les courtisans hostiles à Dion convainquent encore une fois Denys que, malgré toutes les assurances de Platon, il ne peut faire confiance à Dion. Le tyran ordonne alors que la propriété de Dion soit confisquée et vendue. Sa femme est sommée de le quitter et est placée, avec son fils, en résidence surveillée. Une confrontation a lieu entre Denys et Platon, qui l'accuse d'avoir renié sa parole. Par conséquent, Platon annonce son intention de quitter Syracuse sur le champ.

Cependant, le tyran refuse de le laisser partir. Les relations entre les deux hommes sont irrémédiablement brisées, mais Denys ne veut pas que le public en ait vent. Dans sa septième lettre, Platon écrit qu'il se sentait comme un « oiseau impatient de s'envoler » et craignait de plus en plus pour sa vie. Finalement, Platon réussit à faire parvenir un message à Architas de Tarente, dans lequel il l'informe de la situation impossible où il se trouve. Architas envoie un navire avec un dirigeant de Tarente, Lamisque, qui rencontre Denys et exige que Platon soit autorisé à quitter Syracuse pour retourner à Tarente. Denys finit par accepter.

UNE VÉRITABLE ÉDUCATION

En décrivant ses relations avec Denys, Platon traite plus particulièrement de la question de l'éducation. Cette partie de sa lettre se lit comme une *Esquisse de l'éducation d'un prince* - pour reprendre le titre d'un important écrit politique de Leibniz. Il expose notamment la différence entre une « véritable » éducation et une éducation « académique » dans le sens moderne du terme.³

DION RENVERSE LE RÉGIME DE DENYS

En 360, Platon quitte pour la troisième et dernière fois Syracuse. Il part pour le Péloponnèse en passant par Tarente, où il rencontre Dion à Olympe durant les Jeux. Après avoir entendu le compte-rendu de Platon, Dion décide de renverser Denys. Il exhorte Platon et ses amis de l'Académie, ainsi que ses amis pythagoriciens à l'aider dans cette entreprise. Au départ, Platon rejette l'utilisation de la force et propose une nouvelle tentative de négociation avec Denys pour parvenir à une conciliation. Mais il est déjà trop tard. Dion commence à planifier une expédition militaire en Sicile. Le soutien actif dont il jouit de la part de l'Académie indique que Platon, lui aussi, en était venu à reconnaître que le renversement par la force de Denys représentait la dernière chance de réaliser le projet de réforme à Syracuse.

En 357, Dion et une petite troupe militaire partent pour la Sicile, où Denys ne peut les empêcher de débarquer. Dion déclare qu'il est venu pour libérer Syracuse de la tyrannie. Vu la forte opposition à l'empire de Denys qui s'était développée entre-temps, Dion parvient très vite à prendre la ville. Denys réussit cependant à se réfugier dans sa citadelle et Dion se voit obligé de dépendre du chef militaire syracusain Héraclide, dont Platon avait sauvé la vie en 360 en intervenant en sa faveur auprès de Denys.

Si Héraclide s'allie d'abord à Dion contre Denys, il devient peu après son adversaire principal. Il monte sans cesse de nouvelles intrigues politiques et militaires contre lui, qui frôlent parfois la rébellion ouverte. Pendant ce temps, Denys continue à résister militairement.

Dion se montre plus que généreux, tant envers Héraclide qu'envers Denys. Au premier il pardonne ses intrigues répétées, tandis qu'il propose au deuxième de lui garantir la vie, la propriété et un « statut honorable » s'il abdique pacifiquement. Cette générosité de Dion envers Denys est exploitée par ses ennemis à Syracuse, notamment Héraclide. En l'accusant de chercher un « arrangement » avec le tyran pour devenir lui-même despote, ils minent délibérément l'estime de Dion auprès des citoyens. En dépit de sa générosité persistante, les relations entre les deux hommes se sont tellement détériorées que Dion finit par accepter le meurtre d'Héraclide. Cet acte a dû lui causer du remords car il tenait à ce que son projet de réforme soit réalisé sans effusion de sang. Notons ici que Platon, qui est contre tout recours à la violence ou à la vengeance, ne reprocha jamais à Dion la mort d'Héraclide.

En réalité, malgré ces circonstances très difficiles, Dion ne tenta jamais de s'imposer en despote de Syracuse. Au contraire, il crée un Conseil de gouvernement démocratiquement élu, dont il est lui-même *primus inter pares* - statut analogue à celui de Périclès dans l'Athènes du V^e siècle. Dion tente d'instaurer une monarchie constitutionnelle, fondée sur l'assemblée démocratique des citoyens, un Conseil de gouvernement et un système

juridique indépendant. En même temps, il s'efforce de trouver un règlement pacifique avec Denys. Ces plans sont pleinement soutenus par Platon, qui n'exprima jamais le moindre doute quant à l'intégrité personnelle de Dion, même si des historiens contemporains l'accusent de « naïveté politique » vis-à-vis de lui.

Le principal obstacle au projet de réforme apparaît, là encore, dans le fossé existant entre riches et pauvres à Syracuse, même si le niveau de vie y est probablement plus élevé que dans toute autre cité grecque. Dion recherche une solution de compromis entre la majorité de la population syracusaine, qui réclame une « redistribution » radicale des richesses, et les familles riches, totalement opposées à toute réforme agraire ou autres mesures de réforme économique ou sociale. Par conséquent, le conflit entre les pauvres « démocrates » et l'oligarchie fortunée de Syracuse va en s'aggravant, amenant les deux camps à se retourner contre Dion le réformateur, qui se soucie de l'intérêt général.

En dépit de cela, son projet de réforme ne cesse de progresser entre 357 et 353. Mais la résistance politique se renforce et les intrigues contre lui s'intensifient. Quatre ans après son débarquement en Sicile, Dion est victime d'un complot d'assassinat. Comme Platon l'écrit dans la septième lettre, deux frères athéniens, qui avaient quelques relations avec l'Académie, jouèrent un rôle important dans le complot. La figure principale est Callippe, qui s'érige en tyran de Syracuse après l'assassinat de Dion. Mais au bout de quelque mois, il est assassiné à son tour.

LA TRAGÉDIE HISTORIQUE

Dans le dernier paragraphe, Platon fait une sorte de nécrologie de Dion, en qui il avait voulu réunir philosophie et pouvoir politique. Dion n'avait pas seulement rejeté la tentation de s'ériger en tyran, il souhaitait établir un gouvernement moral et raisonnable et une constitution reposant sur la justice et la raison divine.

Après la mort de Dion, Platon s'adresse à ses proches

et partisans à Syracuse, les exhortant à ne pas céder à la démoralisation, mais à faire avancer le projet de réformes. Il leur fait comprendre qu'une réforme de politique intérieure pour Syracuse n'est pas suffisante, qu'il existe aussi des plans stratégiques globaux : la Sicile doit se libérer complètement des « barbares » (les Carthaginois). Il faut pour cela mobiliser le Sud de l'Italie grecque, par le biais d'une alliance des cités grecques avec, en particulier, celle de Tarente, dirigée par Architas le pythagorien, contre Carthage et la menace grandissante de Rome. Platon sait ce que signifierait l'échec du « projet Syracuse » : la destruction par Carthage et/ou Rome du pouvoir grec en Sicile et en Italie du Sud.

Si les projets de Platon et de l'Académie pour Syracuse et l'Occident grec sont relativement bien connus, nous en savons par contre très peu sur leurs activités vis-à-vis de la nouvelle puissance émergeant au Nord de la Grèce : la Macédoine. Il est néanmoins clair que l'Académie travaillait intensément sur un « projet macédonien ». La cinquième Lettre de Platon est adressée au roi Perdicas III, qui régna sur la Macédoine de 365 à 359. Dans cette lettre brève, il recommande Euphraios, un membre de l'Académie, comme conseiller politique de Perdicas, dont le successeur fut Philippe II, père d'Alexandre le Grand. On sait aussi que le neveu de Platon, Speusippe, qui assura la direction de l'Académie après lui, correspondait avec Philippe II.

Trente ans après la mort de Dion et vingt-quatre ans après celle de Platon, Alexandre le Grand planifia la consolidation et l'expansion du pouvoir grec en Méditerranée occidentale. En 323, il résolut de vaincre Carthage. Les plans militaires étaient déjà arrêtés et des délégations diplomatiques de Carthage, d'Italie et d'Espagne, ainsi qu'une délégation celte, furent reçues par Alexandre à Babylone alors qu'il préparait la campagne. Cependant, Alexandre mourut cette année-là. Ainsi, le « projet Syracuse » de Platon ne put aboutir, et ce fut une tragédie, du point de vue historique. En la « revivant » aujourd'hui, nous serons en mesure d'en tirer les leçons appropriées. ☼



■ Vue de la ville de Tarente

NOTES

1. « Au temps de ma jeunesse, j'ai effectivement éprouvé le même sentiment que beaucoup d'autres (jeunes gens). Aussitôt que je serais devenu mon maître, m'imaginai-je, je m'occuperais sans plus tarder des affaires de la cité. Or, voici la situation dans laquelle je trouvai les affaires de la cité.

« Comme, en effet, le régime politique d'alors était honni par beaucoup de gens, une révolution se produisit et cinquante et un citoyens prirent la tête de la révolution : onze exerçaient le pouvoir dans la ville et dix au Pirée -- l'un et l'autre de ces groupes devaient administrer l'agora et tout ce qui concernait la ville – mais trente avaient les pleins pouvoirs, qui se posèrent en maîtres absolus. Certains d'entre eux se trouvaient justement être de mes parents et de mes relations, et tout naturellement ils firent aussitôt appel à moi comme si j'étais fait pour m'occuper de ces affaires. De mon côté, je ne conçus aucun étonnement en raison de ma jeunesse ; je m'imaginai en effet qu'ils allaient bien sûr administrer la cité de façon à l'amener d'une vie injuste à une condition juste ; aussi, portais-je la plus grande attention à ce qu'ils allaient faire. Et voilà que je vois, n'est-ce pas, ces hommes faire en peu de temps apparaître comme un âge d'or le régime politique précédent. Entre autres choses, Socrate, mon ami, qui était plus âgé que moi, et dont, je pense, je ne rougirais pas de dire qu'il était l'homme le plus juste de cette époque, ils l'envoyèrent avec d'autres chercher un citoyen, pour l'amener de force en vue de le mettre à mort, dans le but évident de le rendre complice de leurs agissements, de gré ou de force ; mais lui refusa d'obéir et préféra courir le risque de tout endurer plutôt que d'être associé à leurs œuvres impies. Considérant donc tous ces faits et d'autres du même genre, qui n'étaient pas moins graves, je fus indigné et me dissociai des crimes qui étaient alors commis.

« Mais bientôt tombèrent les Trente et avec eux le régime politique [dictatorial] d'alors dans son ensemble. Et voilà que, de nouveau, mais avec moins de vivacité, me reprenait le désir de m'occuper des affaires publiques et de politique. Effectivement, à cette époque aussi, car c'était une période de troubles, beaucoup de choses se produisirent, dont on pourrait s'indigner ; d'ailleurs, il n'y a rien d'étonnant à ce que, au cours d'une révolution, l'hostilité de certains contre d'autres entraîne des vengeances excessives. A vrai dire, ceux qui revinrent alors d'exil firent preuve de beaucoup de modération. Mais je ne sais par quel hasard, de nouveau, ce Socrate, notre compagnon, des gens au pouvoir le traduisent devant un tribunal en portant contre lui la plus impie des accusations et celle qui de toutes convenait le moins à Socrate. En effet, c'est pour impiété que les uns traduisirent devant un tribunal et que les autres condamnèrent et firent périr celui qui autrefois n'avait pas consenti à participer à l'arrestation impie d'un de leurs amis alors bannis, à l'époque où eux-mêmes, qui étaient bannis, se trouvaient dans une situation difficile.

« Moi qui, bien sûr, observais ces choses et les hommes qui faisaient de la politique, plus j'approfondissais mon examen des lois et des coutumes, et plus j'avançais en âge, plus il me paraissait difficile d'administrer correctement les affaires de la cité. Il n'était en effet pas possible de le faire sans amis, sans partisans fidèles : (ces amis et partisans fidèles,) il n'était ni commode d'en trouver à la portée de ma main, car notre cité n'était plus administrée selon les us et coutumes de nos ancêtres, ni possible d'en acquérir de nouveaux sans trop de peine. En outre, les lois écrites et les coutumes étaient corrompues et cette corruption avait atteint une importance si étonnante que moi, qui, dans un premier temps, avais été submergé par une grande envie de m'occuper des affaires publiques, je finis, en considérant la situation et en voyant que les choses allaient absolument de travers, par être pris de vertige et par être incapable de cesser d'examiner quel moyen ferait un jour se produire une amélioration aussi bien en ce domaine que, cela va de soi, pour le régime politique dans son ensemble. En revanche, j'attendais toujours le bon moment pour agir. A la fin, je compris que, en ce qui concerne toutes les cités qui existent à l'heure actuelle, absolument toutes ont un mauvais régime politique ; car ce qui en elles se rapporte aux lois se trouve dans un état pratiquement incurable, faute d'avoir été l'objet de soins extraordinaires aidés par la chance. Et je fus nécessairement amené à dire, en un éloge à la droite philosophie, que c'est grâce à elle qu'on peut reconnaître tout ce qui est juste aussi bien dans les affaires de la cité que dans celles des particuliers ; que donc le genre humain ne mettra pas fin à ses maux avant que la race de ceux qui, dans la rectitude et la vérité, s'adonnent à la philosophie n'ait accédé

à l'autorité politique ou que ceux qui sont au pouvoir dans les cités ne s'adonnent véritablement à la philosophie, en vertu de quelque dispensation divine. Voilà dans quel état d'esprit je vins en Italie et en Sicile, lors de ma première visite.»

2. « Après cela [la mort de Denys Ier], il [Dion] résolut de ne plus jamais garder pour lui seul l'état d'esprit que lui-même tenait de la rectitude de mes enseignements. Or, cet état d'esprit, il le voyait s'installer chez d'autres, non pas chez beaucoup de gens mais chez certains, au nombre desquels il estima qu'il pourrait compter Denys II, à condition que les dieux prêtassent leur concours. Et si, à son tour, Denys II acquérait un tel état d'esprit, il en résulterait une vie d'une incroyable félicité pour lui et pour les autres Syracusains. En outre, effectivement, il s'imaginait qu'il fallait que, de toute façon, je vienne à Syracuse, le plus rapidement possible pour m'associer à la chose, en rappelant avec quelle facilité mes relations avec lui avaient contribué à susciter en lui le désir de la vie la plus belle et la meilleure. Et si, pour l'heure, il réussissait avec Denys II ce qu'il avait entrepris, il avait les plus grands espoirs, tout en évitant les effusions de sang, les meurtres et les atrocités qui, à l'heure qu'il est, se sont produits, de ménager à tout le pays une existence heureuse et conforme au vrai.

« Ayant formé ce juste projet, Dion persuada Denys II de m'envoyer chercher, et lui-même, dans la lettre qu'il m'envoyait, il me pria de venir le plus rapidement possible, de toute façon, avant que d'autres personnes ayant des relations avec Denys II ne le détournassent vers une autre vie que la meilleure. Or, voici en quels termes il me pria, dussé-je être un peu long : « Quelle occasion, disait-il, attendrons-nous alors, qui soit meilleure que celle que nous offre une chance divine ?

« Puis il passait en revue la puissance que représentaient l'Italie et la Sicile et le pouvoir que personnellement il y possédait, évoquant aussi la jeunesse de Denys II et la puissance de sa passion pour la philosophie et pour les études, m'expliquant encore avec quelle facilité ses neveux et ses familiers pouvaient être gagnés à la doctrine et au genre de vie que je ne cessais de prôner, et qu'ils étaient tout à fait en mesure de faire bloc pour exhorter Denys II. De la sorte, si jamais devait pleinement se réaliser l'espoir de voir les mêmes hommes être à la fois philosophes et dirigeants d'une grande cité, c'était bien à présent. Telles étaient donc ses exhortations ; et beaucoup d'autres allaient dans le même sens.

« Pour ma part, voici quelle était mon opinion ; d'un côté, j'avais, concernant ces jeunes gens, des craintes sur ce qui, un jour, pourrait arriver, car les passions des hommes de cet âge sont prompts et changent souvent en sens contraire ; d'un autre, je savais quelle gravité de caractère possédait naturellement l'âme de Dion, et qu'il était déjà d'âge mûr. Comme cela me donnait à réfléchir et que je me demandais s'il fallait me mettre en route et répondre à cette invitation ou prendre un autre parti, ce qui pourtant fit pencher la balance, c'est que, si jamais on devait entreprendre de réaliser mes conceptions en matière de loi et de régime politique, c'était le moment d'essayer. En effet, je n'avais qu'un seul homme à convaincre et cela suffirait pour assurer en tout l'avènement du bien.

« C'est donc dans cet état d'esprit et résolu à réaliser cette tâche que je quittai Athènes, non pour les motifs que me prêtaient certains, mais de peur surtout de passer alors à mes propres yeux pour quelqu'un qui n'est rien qu'un beau parleur et qui, en revanche, se montre incapable de s'attaquer résolument à une action, et en me disant que je risquais avant tout de trahir l'hospitalité de Dion et ma solidarité à son égard au moment où il courait réellement des dangers qui n'étaient pas rien. (...) En venant, je me libérais envers Zeus Hospitalier et je m'acquittais de façon irréprochable de ma tâche de philosophe, alors que cette tâche eût été l'objet d'opprobre si, par mollesse et par crainte, je m'étais lâchement déshonoré.»

3. « Lorsque je fus arrivé [à Syracuse], j'estimai qu'il me fallait commencer par déterminer si réellement Denys II était tout feu tout flammes pour la philosophie ou si était vaine la rumeur insistante qui, parvenue à Athènes, le disait. Eh bien, il y a, pour savoir à quoi s'en tenir dans ce domaine, un moyen qui n'est pas vulgaire, mais qui convient parfaitement aux tyrans, surtout à ceux qui ont la tête pleine de doctrines mal comprises, ce qui était bien le cas pour Denys II qui donnait à fond dans ce travers, comme j'en fis, moi aussi, l'expérience dès mon arrivée. Il faut bien montrer à ce genre d'homme ce qu'est, dans toute son étendue, le caractère de cette activité, le nombre de difficultés qu'elle implique et combien elle comporte de labeur. Car

celui qui a entendu cela, s'il est réellement philosophe, parce qu'il est un homme divin apte à cette activité et digne d'elle, celui-là estime qu'il a entendu parler d'une voie merveilleuse, que cette voie il doit s'efforcer de l'emprunter sur l'heure et que la vie ne vaut pas d'être vécue pour qui agit autrement. Après quoi justement, parce qu'il s'est efforcé d'emprunter cette voie et de suivre celui qui montre la voie, il ne relâche pas son effort avant d'avoir atteint le but final ou d'avoir acquis la force qui lui permette de conduire lui-même ses pas sans son guide. Voilà précisément de quelle façon et dans quel état d'esprit vit ce genre d'homme qui, quelles que puissent être les occupations auxquelles il s'adonne, s'attache toujours en tout à la philosophie et à ce genre de vie quotidien qui le rend au plus haut point apte à apprendre, à avoir une bonne mémoire et à être capable de raisonner par lui-même, tout en restant sobre ; par contre, il passe son existence à détester le genre de vie contraire. En revanche, ceux qui ne sont pas véritablement philosophes, mais qui n'ont qu'un vernis d'opinions, pareils à ceux dont le corps est brûlé par le soleil, ceux-là, en voyant tout ce qu'il y a à apprendre, combien il faut se donner de peine et que c'est un régime de vie quotidien bien réglé qui convient à cette activité, parce qu'ils tiennent cela pour une chose difficile et qui leur est impossible, ne sont, bien sûr, pas capables non plus de la pratiquer mais, parmi eux, il y en a qui se persuadent qu'ils ont appris assez de choses pour être au fait du sujet dans son ensemble, et qu'ils n'ont plus besoin d'affronter d'autres difficultés. Voilà donc en quoi consiste cette expérience, claire et infaillible pour démasquer ceux qui vivent dans la luxure et qui ne sont pas capables de se donner la peine qu'il faut, car ce n'est jamais celui qui a montré la voie qu'il faut incriminer, mais soi-même, si on est incapable de mettre en pratique tout ce qu'implique cette activité.

« Voilà donc ce qu'alors je dis à Denys II. Cela étant, je m'abstins, moi, de tout exposer dans le détail ; d'ailleurs Denys II ne l'exigeait pas. Car il affectait, lui, de savoir beaucoup de choses – les plus importantes même – et d'être au fait sur le sujet par suite de l'enseignement

que lui avaient dispensé les autres. (...) Il y a au moins une chose que je puis affirmer avec force, concernant tous ceux qui ont écrit ou qui écriront, eux qui tous se déclarent compétents sur ce qui fait l'objet de mes préoccupations, soit qu'ils en aient entendu parler par moi ou par d'autres, soit qu'ils prétendent en avoir fait eux-mêmes la découverte ; ces gens, du moins c'est mon avis, ne peuvent rien comprendre en la matière. Là-dessus, en tout cas, de moi du moins, il n'y a aucun ouvrage écrit, et il n'y en aura même jamais, car il s'agit là d'un savoir qui ne peut absolument pas être formulé de la même façon que les autres savoirs, mais qui, à la suite d'une longue familiarité avec l'activité en quoi il consiste, et lorsqu'on y a consacré sa vie, soudain, à la façon de la lumière qui jaillit d'une étincelle qui bondit, se produit dans l'âme et s'accroît désormais tout seul. Pourtant il y a au moins une chose que je sais bien, c'est que, par écrit ou oralement, c'est moi qui aurais le mieux exposé la chose ; et que, à coup sûr, si l'écrit était mauvais, ce n'est pas moi qui en éprouverais le moins de peine. Mais si je croyais qu'il fallait que la chose fût mise par écrit d'une façon qui convienne au grand nombre, et qu'elle pouvait être mise en formules, quelle œuvre plus belle que celle-là eussions-nous pu réaliser au cours de notre vie : confier à l'écrit ce qui représente une grande utilité pour l'humanité et amener la nature à la lumière pour que tous puissent la voir ? (...)

« En un mot, celui qui ne présente aucune affinité avec cette activité, ni la facilité à apprendre ni la mémoire ne pourront jamais faire qu'il voie, car, pour commencer, ce n'est pas quelque chose qui apparaît dans des dispositions de l'âme étrangères (à cette activité). (...) Qu'il s'agisse de ceux qui n'ont pas de propension naturelle et d'affinité pour ce qui est juste et pour tout ce qui en outre est beau, même si par ailleurs ils ont à la fois de la facilité pour apprendre et une bonne mémoire, ou qu'il s'agisse de tous ceux qui, ayant de l'affinité (avec ce qui est juste et bon) éprouvent de la difficulté à apprendre et à se souvenir, aucun de ces gens-là n'apprendra jamais, pas plus sur la vertu que sur le vice, la vérité qu'il est possible de connaître. »